

«Une fille, ce serait bien»

ENFANTS Depuis des millénaires, les garçons ont la préférence. Mais la tendance s'inverse. Lorsqu'ils se projettent dans la parentalité, un nombre croissant de mères et de pères s'imaginent plus volontiers avec une fille. Un phénomène qui tient à toute une série de facteurs

NIDAL TAIBI

«Si on pouvait choisir, on aimerait vraiment que ce soit une fille.» Assis côte à côte sur le canapé, dans un intérieur au décor sobre, Pauline et Marco ne se regardent pas quand ils lâchent cette phrase. Mais leurs mains se resserrent. Le couple, tous deux trentenaires, attend son premier enfant. Ils ne connaissent pas encore le sexe du bébé, «et peu importe, bien sûr», ajoutent-ils aussitôt, comme par réflexe, mais ils avouent qu'ils se projettent plus facilement avec une petite fille. «C'est peut-être cliché, mais on se dit qu'avec une fille il y aurait plus de complicité, plus de tendresse...» murmure Pauline. Marco hoche la tête: «Et puis, autour de nous, la plupart de nos amis espèrent aussi avoir une fille.»

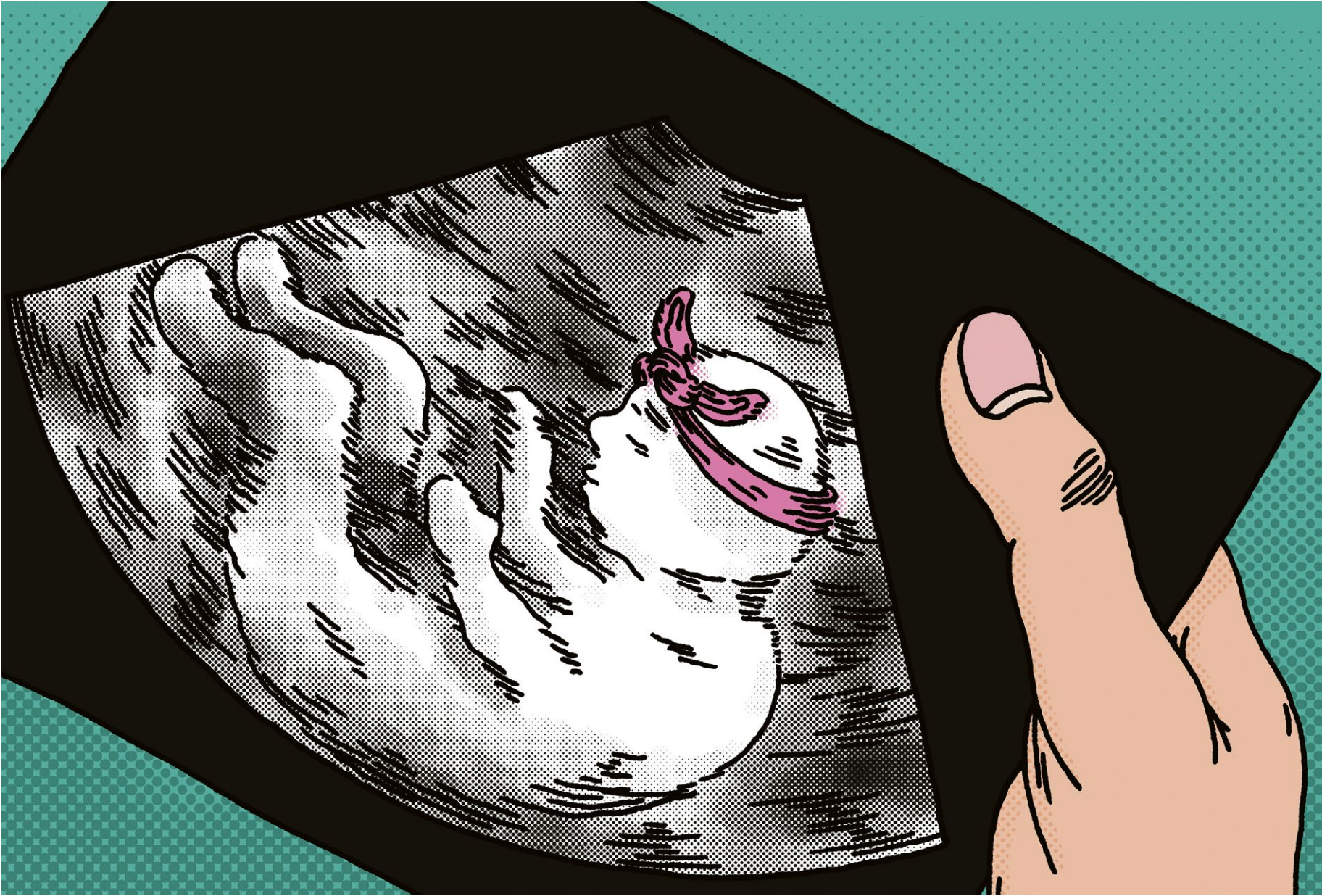
«Les filles ont un parcours scolaire plus linéaire et un niveau d'instruction en moyenne plus élevé que celui des garçons»

LAURA BERNARDI, PROFESSEURE À LA FACULTÉ DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES DE L'UNIL

Ce désir, exprimé du bout des lèvres, avec pudeur, n'appartient pas qu'à leur couple. Il résonne avec une évolution silencieuse qui traverse bien d'autres foyers. Pendant des siècles, dans de nombreuses sociétés, avoir un garçon était considéré comme un atout, voire une nécessité: héritage, transmission du nom, statut social ou participation à certains rites. Mais, pour la première fois, cette tendance millénaire s'inverse. De plus en plus de parents, y compris dans des pays où le fils était roi, affichent désormais une préférence pour avoir une fille. En Corée du Sud, par exemple, seulement 6% des femmes estiment aujourd'hui «nécessaire» d'avoir un fils, contre 48% en 1985, rapporte l'agence de statistiques sud-coréenne. Dans les pays occidentaux, on observe la même inflexion: aux Etats-Unis, plus de la moitié des parents disent n'avoir aucune préférence, et ceux qui en ont une se répartissent presque également entre filles et garçons.

Sur le plan légal, moins d'avantages masculins

Pour Laura Bernardi, professeure à la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne, plusieurs facteurs expliquent cette inversion: «Les filles ont un parcours scolaire plus linéaire et un niveau d'instruction en moyenne plus élevé que celui des garçons», explique-t-elle. Elle souligne aussi l'effet de l'égalité en droit sur cette transformation: «Avec l'émancipation et l'égalité de genre croissante, du moins sur le plan légal, les filles peuvent être autonomes et ne pas dépendre d'un homme (et donc d'un lien «externe» à celui de la famille d'origine). L'une des raisons pour lesquelles, dans le passé, on préférait les garçons dans les sociétés patriarcales était le contrôle de la propriété et du patrimoine, qui était majoritairement mascu-



(DARIO FORLIN POUR LE TEMPS)

lin. Ce qui n'est en principe plus le cas aujourd'hui, même si, dans la pratique, certaines inégalités subsistent (par exemple, en Corée du Sud, les hommes sont encore parfois avantagés dans l'héritage).»

Ce basculement ne signifie pas que les stéréotypes s'effacent: la projection parentale reste souvent genrée. Mais il marque un tournant historique: le fils unique héritier n'est plus l'idéal incontesté.

Dépasser un tabou

Mariés depuis deux ans, Elodie et Martin songent à agrandir la famille. Elodie sourit: «J' imagine une petite fille avec des cheveux bouclés... C'est idiot, mais c'est ce qui me vient à l'esprit.» Martin esquisse un sourire, amusé: «Honnêtement, je m'en fiche. Mais je crois qu'Elodie serait plus heureuse avec une fille.» Puis, après une brève pause, il admet, à voix basse: «Et à vrai dire, moi aussi.» Autour d'eux, ce genre de conversation revient souvent, mais toujours avec prudence, comme si avouer une préférence revenait à dépasser un tabou.

Les données disponibles confirment cette impression. Une enquête du *Tages-Anzeiger* réalisée en 2024 auprès de plus de 2000 personnes montre que 41% des futurs parents en Suisse déclaraient préférer avoir une fille, contre 22% un garçon. Chez les femmes interrogées, cette préférence grimpeait à 46%, tandis que seulement une sur cinq espérait un fils. Les hommes restaient plus partagés, avec un léger biais en faveur des garçons. Ces chiffres, bien qu'issus d'un sondage non représentatif, font écho à d'autres observations: lors des adoptions en Suisse, les

fillettes sont légèrement plus demandées que les garçons (170 contre 159 en 2015). Et sur les réseaux sociaux, des témoignages anonymes de jeunes mères expriment sans détour la joie d'apprendre qu'elles attendent une fille, un enthousiasme bien plus rare il y a vingt ou trente ans.

Laura Bernardi analyse ainsi cette évolution: «Dans l'éducation comme dans la socialisation, on façonne encore filles et garçons de manière genrée. Même en Europe, on encourage chez les filles la sociabilité, la discipline ou la coopération, et chez les garçons la prise de risque et la réussite. Dans des sociétés où les enfants se font rares, avoir une fille peut alors sembler plus rassurant.»

Ce «biais rassurant» s'inscrit dans un contexte où la natalité suisse est faible (1,39 enfant par femme en 2022). Quand chaque naissance compte, les projections parentales prennent un poids symbolique plus fort. A cela s'ajoutent des considérations très pragmatiques: dans les Etats providences, souligne Laura Bernardi, «le flux économique entre générations va désormais plutôt des parents vers les enfants, des plus âgés vers les jeunes adultes, et non l'inverse. Les générations actuelles comptent de moins en moins sur le soutien financier de leurs enfants comme assurance vieillesse. Cela les libère du besoin d'un enfant «pourvoyeur» (souvent un fils). Ils se tournent donc davantage vers l'aspect relationnel, le *care* et l'affectif, domaines où les filles, en moyenne, sont plus investies grâce à leur socialisation et leur entraînement tout au long de la vie.»

En Suisse, la bascule est perceptible. Elle se lit dans les sondages, dans les confidences échangées entre amis, mais aussi dans le discours de certains professionnels. Annina Mäder, psychologue périnatale bernoise, confiait récemment avoir accompagné une dizaine de femmes en cinq ans qui vivaient une «déception liée au sexe» après avoir appris qu'elles attendaient un garçon. Phénomène minoritaire, mais qui dit bien combien l'imaginaire parental se redessine.

«Ce sont elles qui s'occupent des parents âgés»

Les raisons de cette nouvelle préférence tiennent à la fois des transformations profondes de la société suisse et à des représentations qui, elles, n'ont pas beaucoup changé. Si les conditions économiques et juridiques permettent aujourd'hui de préférer une fille, «ce n'est pas un signe d'égalité totale, sinon il n'y aurait pas de préférence pour un sexe ou l'autre», commente Laura Bernardi.

Derrière ces évolutions subsistent des images bien ancrées. Des mères interrogées par des sociologues décrivent les garçons comme «plus turbulents, bruyants et difficiles à canaliser», tandis que les filles seraient «plus calmes, futées et attentives». A ces stéréotypes de genre s'ajoute une projection affective: on imagine plus volontiers une fille entretenir le lien à l'âge adulte, revenir voir ses parents, prendre des nouvelles.

C'est ce qu'exprime Meriem, 33 ans, qui vit avec son compagnon et leur fils de 2 ans: «On adore notre petit garçon, mais si on a un deuxième enfant, j'aimerais vraiment que ce soit une

fille. J'ai l'impression qu'avec elle j'aurais plus de confidences, plus de partage...» Elle reconnaît que cette vision est sans doute construite par ce qu'elle a vu autour d'elle: «Dans ma famille, ce sont toujours les filles qui organisent les repas, qui s'occupent des parents plus âgés.»

La préférence pour les filles repose sur un mélange de raisons objectives, d'expériences personnelles et de représentations culturelles

Pour Laura Bernardi, cette dimension du soin est centrale: «Cette éducation genrée se traduit par un investissement, dans la sphère familiale et dans le *care*, plus important chez les femmes tout au long de la vie, y compris lorsque les parents âgés peuvent avoir besoin de soutien. C'est sans doute vrai en Europe et dans les sociétés «occidentales».

Gage de réussite

L'instabilité conjugale joue également un rôle. «Dans un contexte de divorce et la fragilité des couples, les mères ont plus souvent la garde des enfants que les pères, ce qui assure la continuité du lien familial. Les grands-parents paternels, par exemple, sont plus à risque de

perdre le contact avec leurs petits-enfants en cas de séparation de leur fils.» Autrement dit, avoir une fille est parfois perçu comme une assurance supplémentaire de rester proche de ses petits-enfants, même en cas de rupture dans la génération suivante.

Ces représentations s'appuient aussi sur des arguments tangibles: les statistiques montrent que les filles réussissent mieux à l'école, obtiennent davantage de diplômes, et sont moins directement impliquées dans les violences ou la délinquance. Autant d'éléments qui renforcent l'idée qu'élever une fille serait plus facile, ou moins risqué.

La préférence pour les filles repose donc sur un mélange de raisons objectives, d'expériences personnelles et de représentations culturelles. Lesquelles continuent, même dans une société qui revendique l'égalité, à projeter sur l'enfant des attentes spécifiques liées à son sexe. Les inclinations parentales, aussi sincères soient-elles, sont rarement exprimées frontalement. Le sujet reste délicat: admettre qu'on souhaite un enfant d'un sexe plutôt que de l'autre revient à assumer une projection, souvent empreinte de stéréotypes. Mais le simple fait que la discussion existe témoigne d'un climat plus ouvert sur la manière dont on se projette dans la parentalité.

Au fil des siècles, la phrase «C'est un garçon!» sonnait comme une victoire. Aujourd'hui, elle rivalise avec un autre cri du cœur: «C'est une fille!»... Deux annonces qui, pour la première fois, portent à peu près la même valeur... ou presque. ■